

MICHEL VITTOZ

---

# L'INSTITUT GIULIANI

LA CONVERSATION DES MORTS

roman



BUCHET  CHASTEL

Pour revenir à la page d'accueil cliquez sur

L'INSTITUT GIULIANI

En haut de chaque page

© by Buchet Chastel, un département de Meta-Éditions, 2002  
18, rue Condé 75006 Paris  
ISBN 2-283-01876-5

*Tous droits de traduction, de reproduction  
et d'adaptation réservés pour tous pays*

Beau sec et frais! hurla le haut-parleur, le jour n'était pas encore levé, ce devait être l'hiver.

Gros Djoé détacha sa plume du point qu'il venait de placer en tremblotant après « hiver », fixa d'un regard ému le portrait de sa mère qui était suspendu au mur juste en face de lui et, pour lui-même ou, peut-être qui sait, pour elle, il murmura :

- C'est le temps que j'ai fait quand même une très belle phrase maintenant, la plus belle de toutes et je vais mourir.

Il laissa sécher l'encre.

Attendit longtemps que s'éteignissent les reflets d'une minuscule perle liquide, sombre, brillante et vive comme un œil d'insecte, qui s'accrochait au deuxième jambage du h sur lequel il avait un peu trop appuyé.

« Comme elle résiste ! » pensa-t-il. Il n'eut pas fini de le penser qu'elle disparut, absorbée par le papier comme tous les mots qu'il s'était usé à tracer sa vie durant et qui, un à un, s'étaient perdus dans l'océan de lignes bleu foncé que le mouvement appliqué de ses doigts et de son poignet, toujours le même, avait étirées sur des centaines de pages en une interminable arabeque de petites vagues aux crêtes arrêtées.

Depuis plus de trente ans qu'il avait sept ans, Gros Djoé avait beaucoup écrit et fait très peu de progrès.

Il posa son porte-plume dans la rainure du pupitre d'écolier qui lui servait de bureau et émit un grognement triste en appuyant sur le bouton de l'interphone posé tout à côté de l'encrier.

- Le veux qu'elle vienne, vite, vite ! Le veux la veuve demoiselle Krienbull! dit-il de sa voix aigre et caillouteuse.

Il y eut un crachotement dans le haut-parleur, puis un bruit, comme une toile qu'on déchire et une autre voix répondit en grésillant dans l'appareil, beaucoup trop fort, affolée, criant presque :

- Tout de suite, monsieur Djoé, tout de suite!

En attendant il s'extirpa non sans quelque difficulté du petit banc de bois qui le retenait prisonnier et, dodelinant sur ses jambes trop courtes, alla s'asseoir sur un pouf au milieu des tapis persans.

Le vent au-dehors se mit à souffler ; un vent songeur, nostalgique et las de parcourir le monde. Il traînait avec lui, pour se distraire au bord de la nuit à venir, deux ou trois feuilles mortes qui venaient d'Australie et quelques grains de poussière arrachés au désert oriental. A tout hasard, passant à proximité de la demeure de Gros Djoé, le vent décida de lui faire signe car ils étaient très liés et depuis très longtemps. Bien que son humeur ne l'y portât guère, il fit voler joyeusement une feuille devant la fenêtre de la chambre où il savait trouver son ami.

Gros Djoé vit la feuille et dit :

- Bonjour le vent, je me vais à mourir, est-ce que tu le sais?

Le vent ne répondit point car il n'était pas dans sa nature de prendre la parole dans un moment aussi grave mais, abandonnant quelques grains de poussière dorée sur les montants de la

croisée, il s'éloigna dans un frisson si soudain et si violent qu'on entendit un épouvantable craquement, que la terre alentour et les eaux, toute la ville s'en souvient encore, gelèrent sur plus d'un mètre de profondeur. La veuve demoiselle Krienbull, qui à cet instant précis montait l'escalier quatre à quatre, pensa que Gros Djoé avait encore fait des siennes et poussa un long soupir en ouvrant la porte. Il était assis sur son pouf juste en face d'elle, tripotait de ses doigts courts et potelés le bouton de col de sa chemise.

- Djoé veut le amour maintenant vite, vite! commanda-t-il.

La veuve demoiselle se sentit aussitôt happée par l'extraordinaire force qui émanait de l'immensité de ses yeux couleur d'aigue-marine. Elle eut un léger vertige et, comme transportée sur le pont d'un navire sillonnant la mer des Indes, elle s'avança vers lui d'un pas légèrement chaloupé. Le regard voilé, sans voir, elle commença à lui déboutonner sa chemise.

Quand il fut dévêtu, elle retira son corsage, révélant sur un torse aux côtes saillantes, patiné et sec comme un vieux coffre de chêne, deux superbes mamelles blanches à peine froissées par le temps. Sans cesser de balancer son corps au gré d'une houle imaginaire, elle se dirigea vers la table de toilette à plateau de marbre sur laquelle attendait une multitude de pots et de flacons rangés dans des cases de bois. Elle s'empara sans hésiter d'un pot en cornaline au rouge assombri par une crème brun foncé, mélange d'ambre gris et de graisse de tortue dont elle s'enduisit les mains, les bras, puis tout le buste. Enfin, la veuve demoiselle, le regard toujours perdu vers des lointains inaccessibles, telle une vigie somnambule, retourna auprès de Gros Djoé qui, dans sa nudité, ressemblait à un petit bouddha flasque. Elle le hissa dans ses bras et vint s'asseoir sur une chaise

devant la fenêtre où, quelques instants plus tôt, le vent nostalgique avait fait paraître son désarroi.

Gros Djoé enfouit son visage poupin dans la blancheur des mamelles.

- Le amour, le amour, soupira-t-il.

La main de la veuve demoiselle glissait, onctueuse sur sa nuque et sur son dos, allait, venait, parcourait maintenant ses cuisses, allait, venait, revenait au long de ses hanches caresser ses reins, son ventre, pour atteindre enfin ce lieu désolé de son être où s'érigait, bien qu'incisive et dure, une virilité demeurée à jamais adolescente et stérile.

Pour se donner du cœur à l'ouvrage sans pour autant s'extraire du grand voyage qu'elle avait entamé vers l'au-delà des mers, la veuve demoiselle Krienbull se mit à fredonner d'une voix rauque et basse une chanson de marins qui parlait de quartiers-mâîtres et de bonnets capelés, de blanches baleinières et de grandes amours fanées. Gros Djoé fut parcouru d'un gigantesque frisson, il se pelotonna encore davantage contre la généreuse poitrine de la veuve demoiselle. Du plomb s'écoulait dans ses membres et le rendait lourd, si lourd qu'il lui semblait devoir s'enfoncer, à travers la chaise puis le plancher, jusqu'au plus profond de la terre. La chambre autour de lui devint floue. Le pupitre, l'encrier, le pouf, l'interphone, les tapis persans et les étagères où était rangée la multitude de ses cahiers, se déformaient en se libérant de leurs contours, s'étiraient, nouaient entre eux des liens inattendus, s'entremêlaient et bientôt s'agrégèrent pour s'élever vers le plafond, tous confondus, en une vaste couronne multicolore qui commença à tourner majestueusement. Gros Djoé n'entendit jamais les paroles du chant de marins. Sous son oreille la voix de contrebasse de la veuve demoiselle résonnait comme une sourde rumeur d'orage qui

secouait son corps et le faisait vibrer davantage que toutes ses caresses. Il vit la nuée tournoyante de ses objets familiers s'obscurcir, se fondre en un gros nuage noir qui avançait lentement pour dévorer le soleil. Gros Djoé sentit qu'il amorçait une chute vertigineuse, voulut se retenir à l'une des rondes et belles mamelles en la suçant frénétiquement mais ses membres maintenant lui pesaient tant qu'il fut contraint de lâcher prise. Alors au-dessus de sa tête éclata l'orage, il lui sembla que la foudre faisait exploser le plafond et, tandis que la veuve demoiselle se mettait à hurler, il eut le temps de penser juste avant de sombrer : «Quand même, c'est bizarre, si c'est la mort, elle commence par un souvenir.»

C'était l'été, un bel après-midi d'été, Gros Djoé venait d'avoir six ans. Le ciel était dégagé de tout nuage et rien ne laissait présager que le temps pût changer. À cette époque il n'était pas encore gros et ne s'appelait pas du tout Djoé mais Bruno, Bruno Giuliani. Gros Djoé n'était que le nom qu'il s'était inventé pour ressembler à un gangster de Chicago. Excepté quelques grimaces et la manie de se pincer le lobe de l'oreille droite en serrant les mâchoires pour avoir l'air d'un tueur, son apparence ne révélait rien qui le distinguât des enfants de son âge.

Ce jour-là il jouait sur une pelouse du jardin de la grande maison. Il avait laissé de côté ses pistolets pour un épieu qu'il avait taillé dans une longue branche de frêne. Il se battait contre sept guerriers envoyés par le peuple des ombres et des démons noirs qui voulaient s'emparer du trésor que lui, Gros Djoé, avait très justement conquis tout au début d'une histoire qu'il s'était racontée la veille en s'endormant. Trois immenses guerriers gisaient déjà sur la pelouse le thorax éclaté d'un coup d'épieu mais les autres bataillaient ferme et Gros Djoé, sentant ses forces décliner, se demandait par quelle ruse il pourrait en venir à bout. Tout à coup, une violente douleur lui déchira la cheville, il trébucha, roula à terre.

- Ah grand Dieu! s'exclama-t-il, ces démons m'ont tranché le pied !

Il essaya de se relever mais n'y parvenant pas, c'est un genou en terre qu'il fit tourner son épée au-dessus de lui et, par ce coup terrible et sans recours, décapita trois autres guerriers qui, profitant de sa passagère faiblesse, fondaient sur lui l'arme haute. Une horrible douleur lui vrillait la cheville. Il est vrai qu'il avait mis le pied dans un trou et s'était fait une entorse en tombant. Cependant il ne voulut pas renoncer au combat car le dernier et très sauvage guerrier, qui n'était autre que Mille-pattes, le petit chien noir et trapu qui partageait le plus souvent ses jeux, tenait la branche de frêne dans sa gueule et redoublant de hargne, tentait de lui arracher son arme des mains.

- Mordieu ! cria Gros Djoé, que la foudre tue ce noir démon !

Aussitôt de lourds nuages s'étaient amoncelés au-dessus de la cime des arbres et un orage aux allures de cataclysme s'était abattu sur la ville. En un instant il sembla que des ténèbres haineuses eussent englouti le jour pour asservir le monde au chaos d'une nuit primordiale. La terreur fut dans le regard des hommes car on pouvait croire que, dans un moment d'égarement ou de dépit, Dieu fût revenu sur son désir de création pour redire, à l'envers et en grinçant des dents, les paroles par lesquelles il avait séparé les eaux du ciel et de la terre. Tout fut mêlé, il n'y eut plus de loi concevable par l'intelligence humaine. Le temps lui-même, comme enivré par le massacre de toute connaissance, jetait la suite des siècles et des instants comme une poignée de dés sur le socle effondré du présent. On vit des nuées d'archéoptéryx, hurlant et jacassant, se fracasser contre les pylônes d'une ligne à haute tension tandis qu'un aruspice grec, élevant son bâton, tentait vainement d'interpréter ce

présage. On vit parmi mille déluges des pluies d'acalèphes et de boues livides, des tornades ensanglantées d'insectes et de crapauds couverts de sable écarlate, on vit bien sûr le diable et son cortège de démons ricaner devant ce saccage où s'anéantissait l'essence même de toute chose. On vit aussi l'accouplement de deux hirondelles au sommet d'un volcan et des pauvres, dans une rue basse de la ville, qui trouvaient de l'argent. Enfin, juste avant que cette vision d'apocalypse ne disparaisse derrière la cime des arbres aussi soudainement qu'elle était apparue, on vit la terrifiante puissance de Dieu quand il était absent.

Car le ciel à nouveau fut serein. Un soleil paisible éclairait la pelouse où Gros Djoé, les yeux remplis d'étoiles scintillantes, s'éveillait d'un bref évanouissement. Cependant, au cours de ces quelques secondes d'égarément, la foudre semblait manifestement avoir frappé de plein fouet la plus haute cheminée de la maison et, Mille-pattes, le petit chien noir, était bel et bien mort à deux pas à peine de Gros Djoé, écrasé sous un monceau de briques et de moellons.

Gros Djoé n'était pas encore à même d'établir un constat aussi objectif des événements. Sa cheville lui faisait horriblement mal. Il se souvenait très bien avoir crié avec beaucoup de conviction : « Que la foudre tue ce noir démon ! » et de sa stupeur quand il avait entendu aussitôt après une vibrante et sourde rumeur d'orage. A partir de là sa mémoire n'était plus très fiable. Il y avait certainement eu quelque chose comme un grand fracas et beaucoup de lumière mais il lui était encore impossible de penser que la foudre fût à l'origine de ce désastre et que Mille-pattes en eût été la victime. En effet, la réalité immédiate qui s'offrit à ses yeux quand il reprit connaissance, bien qu'elle fût très banale, lui parut dépasser de loin en étrangeté et en merveille tout ce que son imagination, pourtant

fertile, aurait pu concevoir. La grande maison et le jardin s'étaient peuplés d'un essaim d'hommes et de femmes. Il y en avait partout, derrière chaque fenêtre par groupe de deux ou trois, en rangs serrés sur les balcons et la terrasse, et tous, absolument tous, pétrifiés et silencieux, fixaient sur lui un regard de statue. Gros Djoé pensa qu'il n'avait pas encore retrouvé tous ses esprits ou bien que l'air surchauffé, la splendeur éblouissante du soleil, donnaient à ce qu'il voyait cette apparence d'image lointaine et arrêtée. Il dénombrâ soixante-douze personnes qui, pour la plupart, lui étaient inconnues. Des hommes, des femmes vêtus de pyjamas gris-bleu ou de robes de chambre de la même couleur; quelques-uns avaient passé de longues blouses blanches avec, sur le devant, un tablier et une poche, d'autres, à peine une dizaine, portaient des costumes d'été : robes légères et bariolées, vestes de lin claires un peu froissées, ou chemises éclatantes aux manches retroussées. Il fut frappé par la diversité des visages, l'intensité dramatique des postures, la vigueur des regards, figés dans l'imminence d'une catastrophe. Peu à peu il découvrit les quelques personnes qu'il connaissait : sur la terrasse au premier rang, il y avait Élie le frêle vieillard jardinier et juste devant lui, au pied du perron, Mme Yvonne, la Cuisinière au corps aussi solide qu'abondant. Il put distinguer derrière une fenêtre au premier étage la demoiselle Amalia Krienbull, déjà veuve à l'époque des hommes innombrables qui étaient morts entre ses bras, et elle le regardait avec une infinie tendresse, tandis qu'à son côté un tout jeune homme blond répondant au nom de Paul Simon la dévisageait d'un air horrifié. Il crut découvrir aussi, près du portail, l'oncle Ingénieur Morel, mais rien qu'une fraction de seconde car il disparut aussitôt, masqué au premier plan par la signora Anna, sa mère qui, tout près, les traits déformés par l'angoisse,

fut la première à rompre le charme de ce moment unique en se précipitant sur lui en même temps qu'elle criait :

- Il est vivant! Il est vivant!

L'image se défit comme une aquarelle sous la pluie. Des fenêtres furent repoussées, des rideaux tirés, une voiture démarra, les groupes se séparèrent, les rangs s'effilochèrent parmi le murmure retrouvé de conversations trts ordinaires. L'émotion retombait ; on avait évité le pire, le fils de la maison sortait indemne de ce qui aurait pu être une véritable catastrophe et la mort du chien n'avait pas encore pu être constatée. Chacun rentra dans l'ombre précautionneuse de ses habitudes ou de ses activités. La grande maison se referma sur elle-même, reprit son aspect de lourde bâtisse pensive et secrète, endormie sous le soleil par l'heure de la sieste. Gros Djoé, quoiqu'en se raidissant, subit victorieusement l'épreuve des étreintes passionnées de sa mère. Mais il se mordit la langue pour ne pas hurler de douleur quand la robuste dame Yvonne le prit dans ses bras et le transporta jusqu'au salon où un infirmier taciturne, qu'il n'avait encore jamais rencontré, immobilisa sa cheville dans une bande plâtrée.

Le lendemain, Élie, le vieillard jardinier, découvrit le corps de Mille-pattes sous les décombres de la cheminée.

Il eut un haut-le-cœur et fit un bond en arrière en jurant :

- Foutre-Dieu, par saint Georges, un démon !

Il faut dire qu'il avait aperçu en premier la tête de Mille-pattes qui semblait sortir tout droit du gros moellon qui l'avait écrasé. Sous le choc, les deux longues incisives de sa mâchoire inférieure lui avaient traversé le museau pour ressortir par le nez comme deux défenses de sanglier, en sorte qu'il ressemblait bien plus à une horrible gargouille ensanglantée qu'au joli petit

chien noir qui courait si vite qu'on croyait voir ses pattes se multiplier. Ce moment de stupeur passé, Élie le vieillard se rapprocha avec précaution du tas de pierres et d'un ton un peu sentencieux prononça en latin :

- *Scientiam in cujus possessione genus humanum adhuc versatur, ad certitudinem et magnitudinem operum non accedere!*

Ce qui, sommairement traduit, signifie : « Les connaissances que possède aujourd'hui le genre humain sont incertaines et ne sont pas à la hauteur de leur tâche ! » La phrase lui plut car elle conjurait avec bonheur le frémissement d'irrationnel qu'un reste de terreur religieuse venait de faire passer dans son esprit. Il sortit aussitôt un petit carnet de sa poche dont les pages étaient couvertes de symboles mathématiques, rechercha et finit par trouver une formule qu'il avait notée quelques mois plus tôt. Il s'apprêtait à y porter l'une de ces infimes corrections dont il avait le secret, quand il se rendit compte que, juste en face de lui, cette tête de démon incrustée dans la pierre n'était autre que celle du malheureux Mille-pattes pétrifié dans la mort affreuse qu'un mauvais hasard avait précipitée sur lui. Élie le vieillard sentit approcher la vague répugnante de doute et d'amertume qui le submergeait chaque fois que la mort trouvait le moyen de lui faire signe en lui rappelant qu'il devait sa vie présente à quelque honteux sophisme ou à une vulgaire erreur de raisonnement.

Personne ne connaissait l'âge exact d'Élie le vieillard jardinier et, lui-même, depuis longtemps, préférait l'oublier.

Quand on lui posait la question avec un peu d'insistance, il finissait par répondre à contrecœur : «Je ne suis pas de ce siècle» puis, invariablement, il ajoutait : «Je suis né les pieds devant! » et il y avait tant d'amertume et de résignation dans cette dernière réplique, qu'il devenait impossible de le questionner plus avant.

Il est vrai qu'il avait décidé, non sans quelque aveuglement, d'attribuer à cet accident de naissance, la cause et l'origine du mal étrange dont il avait souffert pendant toute sa vie.

Des son plus jeune âge, Élie s'était aperçu que l'écoulement des jours et des années suivait un cours peu naturel dans son existence. Il se sentait toujours à la traîne du temps, en retard, comme si tout ce qui pouvait lui arriver avait déjà eu lieu.

Tandis que ses camarades traversaient leur jeunesse au pas de charge, insouciantes et légers, les yeux rivés sur l'avenir sans un regard pour le passé, Élie s'empêtrait sans cesse dans des kyrielles de souvenirs que sa mémoire accrochait au présent comme un épais brouillard.

...

Signature en ligne.

L'auteur

La Critique

Page d'Accueil

---